

C o m p a g n i e L a T r a v e r s e

CREATION DU 9 AU 20 DECEMBRE 2020

Au Théâtre de l'Opprimé :

LE CARTOGRAPHE



de Juan Mayorga

Traduction d'Yves Lebeau
(publiée aux éditions *Les Solitaires intempestifs*)

Mise en scène : Hervé Petit

Dramaturgie/Scénographie : Christiane Clairon-Lenfant

Distribution : Myriam Allais, Laurent Bariteau, Guy Lavigerie, Raphaël Mondon,
Hervé Petit, Charlotte Pradeilles, Céline Rotard Prineau et Nicolas Thinot.

Durée : 1h40 - du mercredi au dimanche + matinées scolaires

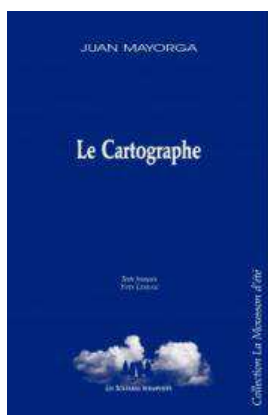
Théâtre de l'Opprimé : 78/80 rue du Charolais 75012 Paris - Tél. : 01 43 45 81 20
Métros : L.1 (Reuilly-Diderot), L.8 (Montgallet), L.6 (Dugommier), L.14 (Gare de Lyon – sortie 9)
Bus : L.29 (Charles Bossut) RER : A & D (Gare de Lyon – sortie 9)

En partenariat avec la compagnie J'Irai marcher sur les Toits



*La lecture-spectacle du Cartographe le 4 octobre 2019
a bénéficié du soutien de l'Ambassade d'Espagne à Paris*





La pièce publiée

Varsovie, 1940 : avant que le ghetto ne soit complètement détruit, un vieil homme apprend son art de la cartographie à sa petite-fille.

Varsovie, de nos jours : une femme se passionne pour cette histoire devenue une légende de guerre et part à la recherche de la carte. Peu à peu le passé et le présent se rejoignent : croisement des mémoires, des temps et des espaces. Il s'agit de cartographier l'effacement, de survivre à la perte par la précision des souvenirs reconstitués, « les choses importantes ne se voient qu'à petite échelle ». Présentation des éditions Les Solitaires Intempestifs

Juan Mayorga, auteur du *Cartographe*

Juan Antonio Mayorga est né le 6 avril 1965 à Madrid. Il est traduit en plusieurs langues et joué dans de nombreux pays. En 1988, il obtient un diplôme universitaire en philosophie et en mathématiques. Il poursuit ses études à Münster, Berlin et Paris. Il devient docteur en philosophie en 1997. Il exerce les fonctions de professeur de dramaturgie et de philosophie à l'École Royale Supérieure d'Art Dramatique de Madrid. En Espagne, il obtient en 2007 le Prix National du Théâtre. En France, il est sans doute aujourd'hui le dramaturge espagnol vivant le plus reconnu. Il a, entre autres, été monté par Jorge Lavelli (*Himmelweg, Le Garçon du dernier rang, Lettres d'amour à Staline*). En 2012, la pièce *Le Garçon du dernier rang* est adaptée au cinéma par François Ozon sous le titre *Dans la maison*. Plusieurs de ses pièces ont été publiées en France aux éditions Les Solitaires Intempestifs de 2006 à 2012 (la plupart traduites par Yves Lebeau) : *Himmelweg, Hamelin, Les Insomniaques* suivi de *Copito ou les Derniers Mots de Flocon de Neige, Le singe blanc du zoo de Barcelone, la Tortue de Darwin, la Paix perpétuelle, Le Garçon du dernier rang, Lettre d'amour à Staline, Le Cartographe*.

Le récit

Varsovie depuis le ghetto, hier et aujourd'hui, de 1940 à nos jours.

Blanche, épouse d'un attaché d'ambassade, se perd chaque jour dans les rues de Varsovie et de rencontre en rencontre fait revivre l'histoire du « vieux cartographe du ghetto » et de sa petite fille. Conte ou réalité ?

Une cartographie de l'absence, de l'oubli et des mémoires qui se croisent : «... *le plus difficile à représenter, c'est le temps.* »

Dix personnages prennent en charge le récit. Va-et-vient entre aujourd'hui et le temps du ghetto. Avec deux incursions dans l'époque communiste (années 60 et années 80) et une dans l'après-communisme en Pologne (début années 90) ; ces trois dernières époques servant d'écrin à la permanence de la combativité contestataire du personnage de Déborah, une autre cartographe (mais est-ce bien une autre ?), une « survivante ».

Dramaturgie

L'écriture en tableaux ne respecte pas la chronologie. Il n'y a pas non plus d'unité de lieu. Espaces et temps se chevauchent.

À travers Blanche, l'histoire personnelle croise la Grande Histoire : théâtre du moi, théâtre du monde. Le récit est une enquête, une leçon d'histoire, de philosophie et la cartographie un art du portrait.

L'écriture de Mayorga est très représentative des nouvelles dramaturgies de l'Espagne postfranquiste, ouverte sur les tragédies et les violences du monde contemporain.

Son sujet : comment la parole théâtrale peut-elle dire le monde ? Comment théâtralement dépasser les concepts de réalisme et de didactisme pour confier au personnage la prise en charge du discours ?

À travers ses divers projets de mises en scène, la cie La Traverse s'est attachée à explorer, à donner à voir et à entendre les grands textes de la littérature théâtrale espagnole, œuvres témoins de leur temps, qu'elles soient classiques ou contemporaines (voir liste en fin de dossier des créations antérieures de la cie).

Une première étape de présentation en lecture-spectacle du texte *Le cartographe* le 4 octobre 2019, avec huit lecteurs-acteurs, a révélé l'engagement unanime de l'équipe artistique et l'adhésion sans réserve du public. Comme l'exprime une spectatrice, *Le cartographe* est probablement une œuvre d'intérêt public (voir plus bas les retours courriers du public).

Si le point de vue de l'auteur est énoncé par les personnages, on doit se référer aux propos de Déborah évoquant la possible réalisation d'un film qui mettrait en scène le vieux cartographe du ghetto et sa petite fille :

« Ça me plairait qu'ils fassent ce film. Il ne faudrait pas montrer la carte, ce serait fatalement décevant. **Il faudrait que le film soit la carte.** Je doute qu'ils arrivent à le faire. L'idée même de ce cartographe d'un monde en péril est trop difficile. Je verrais plutôt une pièce de théâtre. Les films sont pleins de réponses à des questions que personne ne pose. Au théâtre, tout répond toujours à une question que quelqu'un s'est posée. Comme les cartes. »

Scénographie/Mise en scène (voir maquette et plan page 7)



Photo lecture-spectacle : espace/temps du ghetto 1940

Si la lecture-spectacle est une valeur en soi, s'affronter à une mise en scène où le texte est premier est un enjeu majeur.

Tout entendre. La précision du texte dans la description de l'organisation du ghetto est aussi affaire de morale (comme la méticulosité des tâches des bénévoles du centre de documentation du Mémorial de la Shoah lorsqu'ils classent et rangent les archives personnelles que des familles juives leur apportent et leur offrent chaque mardi : voir le sobre et calme

documentaire de Ludovic Cantais, *J'aimerais qu'il reste quelque chose*). On retrouve cette précision dans le récit -intime cette fois- de la mort d'Aurore, la fille de Blanche. La parole restitue le contenu, le rythme, la respiration particulière des personnages et de la pièce.

La question de la parole est fortement liée à celle de la représentation, et comme l'énonce l'auteur à travers les propos de Déborah le problème de l'irreprésentable se pose.

Nous devons imaginer une théâtralité mineure où le réel est travaillé par le langage. Les cartes sont redistribuées au profit de la voix et du rythme, pris en charge par l'acteur et ce qui lui est propre.

Trouver la tension entre l'écrit, le dit, le vu.

Alors que va-t-on voir ? Dans quel espace inscrire les mots et les corps ?



Photo lecture-spectacle : espace/temps Varsovie aujourd'hui

L'écriture est en noir et blanc ; seule couleur nommée, le rouge est celui du carton à dessin du vieux cartographe du ghetto, de la robe offerte par Renaud à Blanche, et de la chemise abandonnée par leur fille le jour de sa mort.

L'espace est une boîte noire, traversée à Jardin par deux lignes de fuite se recoupant à l'avant-scène avec une fermeture en angle, où situer le refuge du vieux cartographe.

Dans l'espace scénique ouvert, créer un hors-champ, une surface verticale qui occulte partiellement la vision.

Plusieurs lieux: c'est la présence des acteurs qui crée le lieu, cadré par la lumière, les deux lignes de fuite et la surface verticale. Les « objets » (tels les pupitres de la lecture-spectacle, transformés en supports des cartes géographiques), variablement adaptés, les éléments de mobilier, sont manipulés par les acteurs : une chorégraphie pour corps et objets. Le corps des acteurs, leur place dans l'espace seront également un

réservoir d'imaginaire pour « réaliser » les claires et surprenantes didascalies qui ponctuent la pièce (présence muette des disparus, des *revenants* : le théâtre fait revivre les morts).

Beaucoup d'objets sont évoqués, cartes, photos... ils ne sauraient être représentés que métaphoriquement, voire se limiter aux mots qui les désignent.

Il n'y a pas lieu d'encombrer le plateau. Les « objets » ne sont pas des accessoires et doivent concourir à la réalisation de l'image finale indiquée par l'auteur : « *la petite choisit une dalle au sol, elle la soulève ; sur l'envers de la dalle il y a des marques. La petite sort un poinçon et ajoute d'autres marques. Si nous retournions toutes les dalles, nous apparaîtrait le quadrillage d'une carte de Varsovie* ».

Réalisation actée en direct ou filmée ? Irruption du concret spectaculaire de l'image ? Ou texte de la didascalie projetée sur le mur du fond du théâtre ?

La distribution (par ordre d'entrée en scène)



Nicolas Thivot joue Renaud, attaché d'ambassade à Varsovie. Blanche, son épouse, se jette à corps perdu sur les traces du ghetto. Il ne la comprend pas, il s'inquiète, il cherche à la protéger, à la ramener à lui et à sa vie agréable de femme de diplomate. Il devient de plus en plus vulnérable.



Charlotte Pradeilles joue Blanche, épouse de Renaud. Ses premiers pas dans les rues de Varsovie la mènent dans une synagogue où elle découvre des photos du temps du ghetto. Ces images lui font ressentir comme un membre fantôme cette partie disparue de la ville. Obstinée, elle en tracera la carte, puis d'autres cartes, dont sa propre carte, celle de son passé....



Raphaël Mondon joue Samuel, chargé d'une exposition de photos du ghetto à l'intérieur d'une synagogue qui a survécu. Intrigué et séduit, il a remarqué l'étrangère qui vient depuis trois jours voir et revoir ces photographies. Répondra-t-elle à son invitation de prendre un verre pour lui parler de la légende du cartographe ?

Raphaël Mondon joue Molak, fonctionnaire politique au département de la Cartographie (années 60). Idéologue convaincu, il met tout en œuvre pour empêcher la jeune cartographe Déborah de démissionner, révoltée qu'elle est de voir ses cartes falsifiées.



Guy Lavigerie joue le Vieil Homme. Il n'est plus temps pour lui de circuler dans le ghetto assiégé. Replié dans sa mansarde comme dans une bibliothèque, il relit la cartographie de sa vie et du monde. Une étincelle de relation avec une enfant passionnée par son travail le remet en action.



Céline Rotard Prineau joue la Petite Fille. Elle veut apprendre auprès de son grand père, cartographe, à dessiner des cartes ; têtue et déterminée, au péril de sa vie elle va dessiner celle du ghetto, l'ultime carte que son grand père, trop vieux et sans force, aurait aimé faire pour laisser une trace aux générations futures.



Laurent Bariteau joue Tarwid, instituteur à la retraite. Devenu antiquaire, il collectionne, avec ordre et passion, 581 objets du ghetto, qu'il connaît parfaitement. Il va aider Blanche à s'y retrouver dans l'examen -fiche 17- d'une carte inestimable du ghetto dessinée par un enfant.
Laurent Bariteau joue Dubowsky, fonctionnaire de la police politique (années 80). Interrogatoire en règle -main de fer dans un gant de velours- de la cartographe dissidente, Déborah, qui édite des cartes pour son propre compte, et dont l'une a été retrouvée à l'Ouest.



Myriam Allais joue Déborah, cartographe, à différentes périodes de sa vie : années 60 et 80, aux prises avec l'Administration politique à laquelle elle tient tête, années 90, toujours aussi combative et déterminée, et aujourd'hui, âgée, où elle se raconte à Blanche qui l'a cherchée tout au long de la pièce. Est-elle l'enfant du ghetto ?



Hervé Petit joue Darko, bureaucrate polonais des temps démocratiques (années 1990). Déborah, sa volonté et son courage toujours intacts, vient implorer le fonctionnaire, indifférent et débordé par les demandes, qu'on l'envoie à Sarajevo pour, grâce à ses cartes de la ville, aider les assiégés en les protégeant des snipers.



Notre lecture-spectacle du *Cartographe* le 4 octobre 2019 au Théâtre de l'Opprimé (photo : le ghetto : le Vieil Homme et sa Petite Fille) :

extraits des courriers reçus du public

(Une vidéo de cette lecture est visible sur : https://youtu.be/O_1sGLmScJ4).

Cette cartographie de Varsovie que l'on découvre à travers ce va-et-vient entre les époques, de 1940 à nos jours, ces dialogues intimes, poétiques et touchants entre la petite fille et le vieil homme, son grand-père, la magnifique interprétation de cette femme, Blanche, qui se passionne pour l'histoire ancienne

du cartographe, et enfin, la voix de Déborah, la cartographe, tous ces éléments participent de la beauté et de la profonde richesse du spectacle.

Cette mémoire est à présent aussi notre mémoire. Merci.

Corinne Cristini, Maître de Conférences Etudes hispaniques et latino-américaines- Sorbonne Université

Je n'ai pas pris le temps de vous dire combien cette lecture, toujours mue par l'honnêteté, sans esbroufe, au service d'un texte intelligent et sobre, m'a touchée. Et l'émotion est croissante, aiguisée par cette sobriété qui est la marque de tout ce travail. Le spectateur s'installe progressivement dans le spectacle, d'abord

happé par le décompte tragique et extérieur du ghetto, chaque scène approchant les deux personnages de la fin que le spectateur connaît et redoute, puis happé par la tourmente intérieure de Blanche et ensuite par la trajectoire de Deborah. Quelle fin que cette rencontre des deux femmes !...

Merci infiniment pour cette soirée.

Annick Courtin

Hervé Petit réussit très sobrement à faire sentir comment les personnages sont attirés malgré eux dans cette relation à l'histoire, comment ils inscrivent leurs pas dans ceux des disparus. Ils remontent le fil de l'histoire et établissent des liens entre les générations, des liens entre l'espace et le temps, des liens entre les sensibilités. Le metteur en scène a réuni une équipe de comédiens bien équilibrée, très complémentaires dans ce qu'ils transmettent. Je crois avoir senti lors des applaudissements que nous sommes nombreux à vouloir suivre la suite de cette aventure de création.

Evelyne Panato, ex directrice de la Maison du Geste et de l'Image (organisme culturel subventionné par la Mairie de Paris, soutenu par la DRAC Ile-de France et les Rectorats de Paris, Créteil et Versailles)

Une troupe remarquable et très bien dirigée. Ils font entendre l'écriture composite, contrastée de Mayorga passant de l'évocation précise et distante d'une fresque historique à une parole incarnée très émouvante, presque mélodramatique. A la fin de la pièce deux femmes se tendent la main et, s'appuyant l'une sur l'autre, marchent ensemble sur les traces de leur passé. Un geste bouleversant qui donne envie que cette pièce soit créée sur une scène de théâtre.

Isabelle Grellet, agrégée de lettres modernes, professeur, spécialiste du théâtre baroque.

Je n'ai pas pu rester ce soir pour vous dire combien cette lecture /spectacle m'a émue. Excellent texte, comédiens parfaits, mise en scène sobre, fort efficace. Je vous souhaite un bon public !

Merci.

Claire Vérillaud, professeure d'espagnol

Bonjour,

J'ai passé un agréable moment. J'ai aimé le texte et sa mise en voix. Vous avez une belle distribution. C'est prometteur. Bien à vous.

Ghyslaine Schueller, expert DRAC Ile-de-France (Ministère de la Culture)

Les voix résonnent juste pour dire simplement la terreur infligée au jour le jour aux habitants du ghetto, et l'émotion de la jeune française découvrant cette Varsovie-là. Pas de grandiloquence : les comédiens dirigés par Hervé Petit sont graves - les larmes parfois aux paupières- et tendus, comme les personnages qu'ils incarnent, vers la lucidité ou la résistance. Comment ne pas être émus par la métaphore de cette carte idéale dont rêvent les personnages et qui rendrait justice et dignité à ces peuples blessés, effacés par l'Histoire ? La mise en scène d'Hervé Petit fait résonner les mots de Mayorga et donne toute sa force à ce désir de lucidité et d'espoir face à l'oppression.

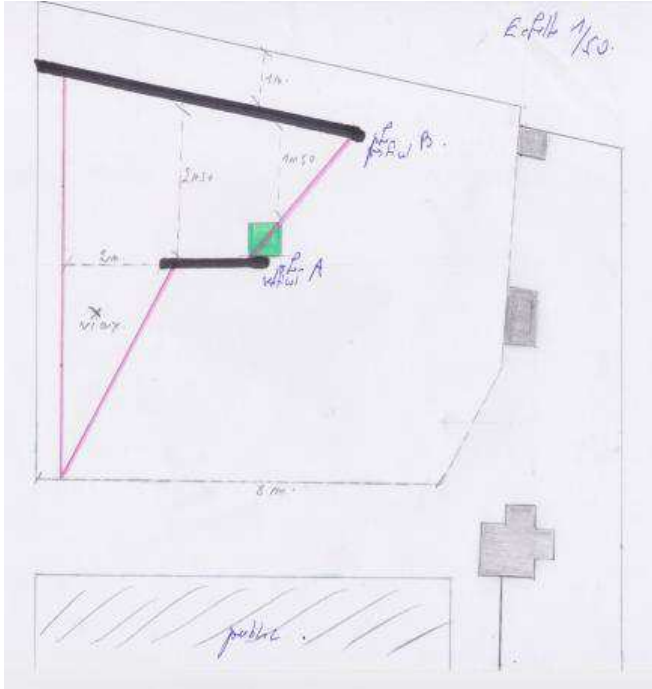
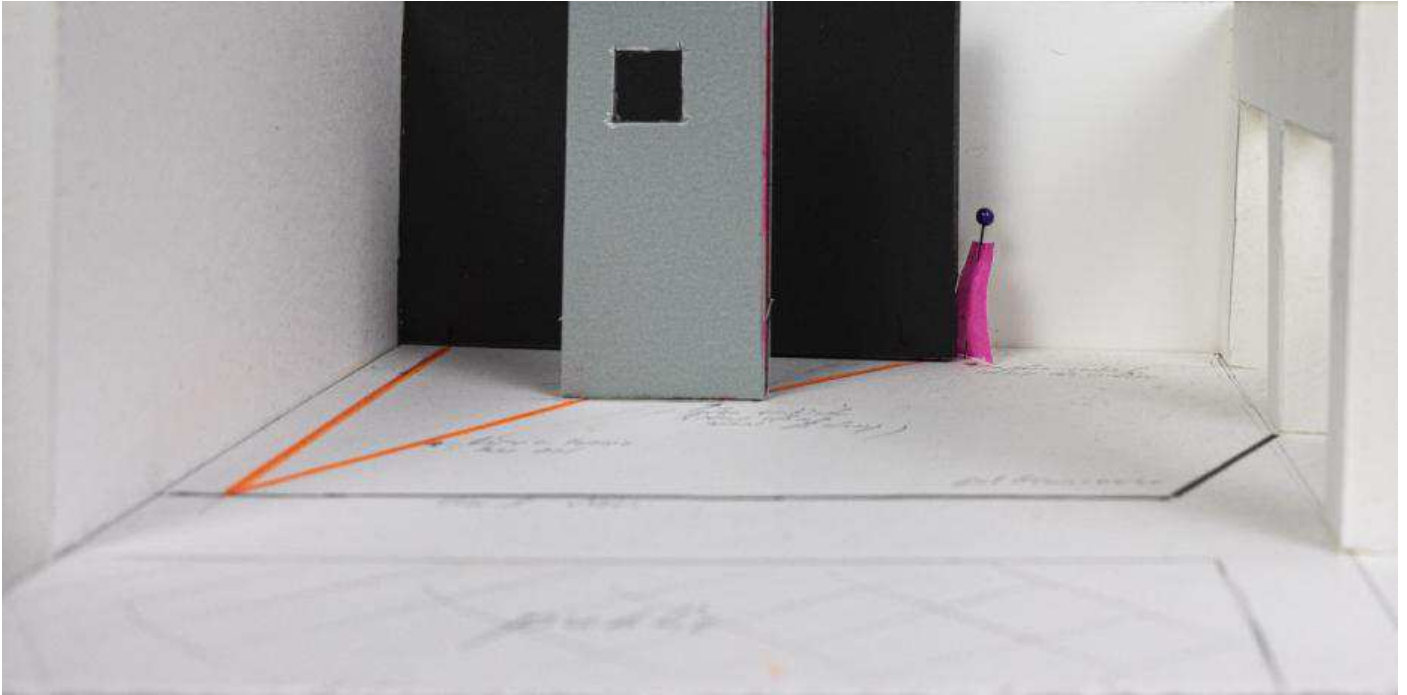
J'aurais aimé pouvoir montrer cette pièce importante à mes élèves, les faire réfléchir à ces nouvelles cartographies nécessaires, leur faire connaître cet auteur majeur du théâtre contemporain qu'est Juan Mayorga.

Catherine García, professeure d'espagnol au lycée Montaigne

La compagnie La Traverse fait une remarquable mise en scène du Cartographe de Juan Mayorga, une pièce d'une rare intensité construite avec des nombreux flashbacks. Le cartographe aborde avec intelligence de nombreux sujets tel que la mémoire, les changements de frontières, le génocide juif, les idéologies extrémistes. Pour moi, c'est une excellente occasion de voir à Paris l'un des dramaturges les plus en vogue du théâtre espagnol.

Elena Paz, revue QUE TAL Paris?

SCÉNOGRAPHIE : RAPPORT ESPACE / TEMPS



On part du plateau de l'Opprimé (sur un plateau plus conventionnel, notre espace serait au départ une boîte noire). Cet espace est traversé à jardin par 2 lignes de fuite tracées en blanc (en orange sur la maquette, en violet sur le croquis), et qui se recoupent à l'avant-scène avec une fermeture en angle, où situer le refuge du Vieux Cartographe dans le ghetto en 1940. Elles ont une double fonction de représentation temporelle et spatiale. Cette perspective inversée inscrit le passé au premier plan (plan A). Dans l'espace scénique ouvert, créer un hors-champ, une surface verticale qui occulte partiellement la vision: panneau A (vestige réapproprié au présent d'un élément du ghetto ?) Au lointain, un autre panneau vertical (panneau B) part de l'espace du Vieil Homme à jardin, vers l'espace plus contemporain à cour : surface métaphorique de glissement du temps qui crée aussi un hors- champ potentiel. L'espace entier est Varsovie, principalement l'emplacement du

ghetto de Varsovie. Le centre est le lieu aujourd'hui de Blanche et de Renaud (hors des lignes au sol). Les scènes contemporaines et les trois scènes des années 60, 80 et 90 peuvent investir différents espaces du plateau –avec un éclairage spécifique-, à l'exclusion de l'espace délimité par les bandes tracées au sol (espace/temps du ghetto). A la fin la devenue vieille cartographe Déborah/La Petite nomme les lieux et les objets, s'approprie tout l'espace scénique qui devient métaphoriquement la carte du ghetto en écho à la didascalie finale.

Christiane Clairon-Lenfant



C o m p a g n i e L a T r a v e r s e

Complément pédagogique au *Cartographe* de Juan Mayorga

(voir en complément notre Dossier Pédagogique)

Le théâtre espagnol : du Siècle d'or à aujourd'hui

Depuis le début des années 2000, la cie La Traverse, aussi bien dans ses créations que dans ses interventions régulières en milieu scolaire et universitaire, a consacré principalement ses activités au théâtre espagnol :

le Siècle d'or avec *Le chien du jardinier* de Lope de Vega et *Le médecin de son honneur* et *La Lutine (la Dama duende)* de Calderón ;

Lorca avec *La Maison de Bernarda Alba*, *Les couleurs de Lorca* et *Les amours de don Perlimplin avec Bélise en son jardin* ;

Le théâtre contemporain avec *Fugaces*, *Deux femmes qui dansent*, *Sous-sol*, *Comment le dire ?* du grand auteur catalan Josep M. Benet i Jornet et *L'art de l'interview* et -aujourd'hui- *Le Cartographe* de Juan Mayorga.

L'écriture de Mayorga

Une écriture à la fois simple, précise et stylée, reproduite avec conscience et talent par Yves Lebeau, fidèle traducteur de Mayorga (éditions *Les Solitaires Intempestifs* : www.solitairesintempestifs.com). La langue de Mayorga est indissociable de l'originalité et de la modernité de la construction dramatique du *Cartographe*.

La version originale (Ediciones La uña Rota : www.larota.es) et la version française sont toutes les deux disponibles. La version française est celle tirée de la première version originale de la pièce. Des extraits des versions espagnole et française peuvent en être communiqués par mail aux enseignant.e.s.

La densité du contenu du *Cartographe*

Densité dramatique et densité historique, qui se rejoignent notamment à travers la précision de l'organisation du ghetto dans tous ses détails tels que nous les restitue Mayorga. Densités que l'on retrouve aussi dans l'imaginaire que nous ouvre l'univers de la cartographie comme la conçoit et la pratique le personnage du vieux cartographe du ghetto. Univers qui se prolonge dans l'époque actuelle à travers le personnage de Blanche qui s'en empare. Dans les allers et retours entre 1940 et aujourd'hui à Varsovie s'intercalent des séquences historiques des années 60, 80 (époque communiste en Pologne) et 90, complexifiant la réflexion – et l'émotion- sur le rapport au temps.

Quelques pistes pédagogiques

En classe, faire des essais d'interprétation à deux (les scènes sont toujours à deux personnages) en espagnol et en français / les élèves préparent des questions sur le spectacle et sur la pièce / la pièce favorise l'interdisciplinarité à travers son contenu historique, géographique et philosophique (voir : *Le théâtre de Juan Mayorga : de la scène au monde à travers le prisme du langage*, thèse de Claire Spooner : https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-00975193/file/Spooner_Claire.pdf)

L'équipe artistique du *Cartographe*

Elle se tient disponible pour des rencontres et des séances de travail auprès des enseignant.e.s, de leurs élèves et de leurs étudiant.e.s.

Contact : latraverse-herve.petit@hotmail.fr - 06 62 48 97 69

Derniers spectacles de la compagnie La Traverse

Le chien du jardinier

de Lope de Vega en 2002 au Théâtre de L'Opprimé
et au Festival Internacional de Teatro Clásico de Almagro

Fugaces

de Josep M. Benet i Jornet en 2004 au Théâtre de L'étoile du Nord

Le médecin de son honneur

de Calderón en 2007 au Théâtre de l'Opprimé

La Lutine

de Calderón en 2010 au Théâtre de l'Opprimé

Les couleurs de Lorca

Sur des textes de Federico García Lorca en 2013 au Théâtre de L'Épée de Bois

La maison de Bernarda Alba

de Federico García Lorca en 2012, 2014 et 2015 au Théâtre de l'Opprimé,
au Théâtre Ménilmontant et au Théâtre de l'Épée de Bois

Les amours de Don Perlimplin avec Bélise en son jardin

de Federico García Lorca en 2015 au Théâtre de l'Épée de Bois

Deux femmes qui dansent

de Josep M. Benet i Jornet en 2016 au Théâtre de Nesle

Sous-sol

de Josep M. Benet i Jornet en 2017 au Théâtre de Nesle

Comment le dire ?

de Josep M. Benet i Jornet en 2018 au Théâtre de Nesle

<p>Contact Cie : latraverse-herve.petit@hotmail.fr - 06 62 48 97 69 Adresse postale : 4 bd Auguste Blanqui 75013 Paris</p>



Compagnie La Traverse

Pages suivantes : extraits du *Cartographe*

Extraits du Cartographe : 1 : Renaud / Blanche (début de la pièce)

RENAUD : Ça va ? Comment tu te sens ?

BLANCHE : Bien, ça va bien.

RENAUD : Qu'est-ce qui s'est passé, où tu étais ? Je ne savais plus quoi faire, moi. J'ai appelé la police, les pompiers, j'ai appelé tous les hôpitaux de Varsovie.

BLANCHE : Je suis désolée. J'ai perdu la notion du temps.

RENAUD : « J'ai perdu la notion du temps. » Qu'est-ce que ça veut dire ? Je t'ai appelée un nombre incalculable de fois. T'as aussi perdu ton téléphone ?

BLANCHE : J'ai dû le laisser ici.

RENAUD : On avait rendez-vous, tu te souviens ? Une invitation à déjeuner chez l'ambassadeur. On devait se retrouver sur place à deux heures. Je suis resté sans nouvelle toute la journée.

BLANCHE : J'y suis allée, j'ai pris la direction de l'adresse que tu m'avais indiquée. A pied, avec ton plan, j'avais grandement le temps. À côté d'un terrain de basket abandonné, il m'a semblé voir une vieille église. Je croyais que c'était une église, mais en m'approchant, j'ai vu que non. Jamais je n'étais entrée dans une synagogue. Et toi ?

RENAUD : Qu'est-ce que tu me racontes ? Toute l'ambassade est à ta recherche.

BLANCHE : À l'intérieur, ce n'est pas du tout comme dans nos églises. La disposition des bancs, les étagères pleines de livres... Il y avait là deux hommes qui parlaient anglais. L'un d'eux disait que les Allemands s'en étaient servis d'étable, c'est pour ça qu'ils ne l'avaient pas brûlée. Ils m'ont vue, aussitôt ils m'ont indiqué un petit escalier. J'ai compris que c'était l'espace réservé aux femmes. C'est comme un grand promenoir. Et là-haut, justement, ils préparaient une exposition. Des rouleaux de pellicule retrouvés, de cette époque.

RENAUD : Quelle époque ?

BLANCHE : Celle du ghetto. Un homme collait des étiquettes. Sous chaque photo, en polonais et en anglais, le nom de la rue où la photo est censée avoir été prise. On voit comment ils s'organisaient pour le transport, parce que les voitures étaient interdites, mais ils avaient un tramway et des taxis à pédales. Le commerce, la police. Ils avaient leur propre police.

RENAUD : Je sais, tout ça, je l'ai vu au cinéma.

BLANCHE : Les gens. Coiffeurs, boxeurs, prostituées. Une noce. Des enfants, beaucoup d'enfants. Je me suis dit que j'allais marquer sur mon plan les lieux des photos. Je croyais que les rues auraient changé de nom ou que même elles n'existeraient plus, mais j'en ai retrouvé plein. Chaque croix, c'est une photo. 35 rue Nowolipię. L'angle des rues Zelazna et Rouodna - y en avait plusieurs de la rue Rouodna. En sortant, je me suis dirigée vers le croisement Zelazna-Ogrodova, c'était ce qu'il y avait de plus près sur la carte. Aujourd'hui, tu as les barres d'immeubles du communisme, il ne reste

rien de ce qu'il y avait sur la photo. Puis j'ai poussé jusqu'à Zelazna-Rouodna. Rien. Cela dit, rue Rouodna, j'ai repéré une maison qui peut dater de cette époque, une maison...

RENAUD : Attends. Tu vas me redire tout ça. Moi, Il faut que j'appelle l'ambassadeur et je ne peux pas lui raconter ton histoire de photos.

BLANCHE : Je n'ai rien dit. Tu oublies ce que je t'ai dit. « En quittant la maison, j'ai senti un coup, on m'a jetée dans une voiture, quand j'ai repris connaissance, je me trouvais en rase campagne. » Ça lui semblera plus plausible à ton ambassadeur ? Non, attends : « Je suis rentrée dans un bar, j'ai fait connaissance d'un homme, il m'a offert un verre... »

RENAUD : Pardon. Excuse-moi. Tu as repéré une maison qui date de cette époque. Je t'en prie, continue.

BLANCHE : ...Une maison à deux étages, donnant sur une cour. J'étais là, à regarder, quand j'ai remarqué une fillette qui m'observait, dissimulée derrière le rideau d'une fenêtre. Je me suis dit qu'elle risquait d'avoir peur et j'ai repris la rue Karmelitzka jusqu'à Nalevki. Une des photos expliquait que c'est là que la rébellion a commencé, mais rien ne l'indique, disons que moi je n'ai rien vu. Dans le parc, ici, oui, il y a un grand monument, le socle est couvert de fleurs et de bougies. Un groupe d'hommes, ils font penser à des naufragés débarquant sur une île. Mais ce qui étonne, plus encore que les statues, c'est le vide autour, ce vide qui les entoure. En face ils ont fait un musée aux juifs polonais. Des gamins fumaient sur les marches du musée. Après j'ai suivi la rue de Zamenhof (*h aspiré*) et presque aussitôt ici, au croisement avec Mila, je suis tombée sur un autre monument. Pas de personnages, rien qu'une pierre noire, brûlée, une pierre des ruines du ghetto. Avec dessus quantité de noms gravés. Les noms des derniers à avoir résisté, ils sont dessus, là où ils sont tombés, elle a l'air toute perdue cette pierre, entre les barres d'immeubles. Sur une des photos, la rue grouillait d'enfants, c'était la rue la plus gaie du monde. Et là, j'ai réalisé que la nuit était tombée et que j'avais marché toute la journée.

RENAUD : Tu as mangé ? Tu devrais manger un morceau.

BLANCHE : Il n'y a pas que les gens qui manquent. C'est comme si tout s'était évaporé.

RENAUD : Tu ferais mieux d'aller te coucher. On parlera demain. Je vais les prévenir que tu as refait surface.

BLANCHE : Cette maison, tu la vois sur la carte. Notre maison se trouve à l'intérieur du ghetto.

(les noms polonais sont écrits phonétiquement, tels qu'on les prononce en polonais)

Varsovie, 1940 : 3 : Le Vieil Homme / La Petite

LA PETITE : Et celle-ci ?

LE VIEIL HOMME : La première carte que ton père ait dessinée.

LA PETITE : Elles sont bizarres, celles-là.

LE VIEIL HOMME : Cartes de Galton des odeurs et des sons.

LA PETITE : Des odeurs et des sons.

LE VIEIL HOMME : On peut faire des cartes de tout. De la joie. De la douleur.

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : Range-moi ça où c'était. Le blanc, dessous.

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : S'il m'arrivait quelque chose, tu sais où les trouver. Elles seront à toi, j'en ai parlé à ton père. Les cartes murales aussi. Ta grand-mère n'aimait pas les voir au milieu des portraits de famille, pour moi elles font partie de la famille. Varsovie 1874, quand fut instauré le numérotage des maisons. Ils n'ont pas fait ça pour faciliter la tâche du facteur, c'était pour savoir où trouver les gens. Carte de la première partition de la Pologne, en 1772. Carte de la langue allemande en 1932. Carte du traité d'amitié entre Hitler et Staline, le 28 septembre 1939. Et l'on s'étonne de ce qui nous arrive ? Ce qui se passe en ce moment, tout était prévu sur ces cartes. Penche-toi : tu ne sens pas le danger ? Tu ne sens pas que la catastrophe est imminente ?

LA PETITE : Si.

LE VIEIL HOMME : Nous n'avons pas su les lire à temps. Comment avons-nous pu être aussi aveugles ?

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : Je sais à présent que toutes ces cartes que j'ai tracées au cours de ma vie n'étaient qu'un prologue à celle qu'il me faudrait dessiner aujourd'hui. Mais cette ultime carte, je suis incapable de la faire seul. Si Dieu me prêtait un brin de force, dussé-je y aller à quatre pattes, je sorterais voir ce qui se passe et je dresserais la carte de ces rues où l'homme chasse l'homme. Mais je n'ai même pas la force de tenir un crayon.

LA PETITE : Je le ferai, moi. Je le ferai pour vous

LE VIEIL HOMME : ... Va te placer dans ce coin et fais un pas en avant. Un pas normal, comme quand tu te promènes dans la rue. Tu prends le mètre et tu mesures du coin à la marque. C'est la mesure d'un de tes pas, tu la notes. Ce qu'il nous faut, d'abord, c'est le périmètre. Tu vas suivre les rues parallèles au mur, en comptant tes pas. Après nous quadrillerons l'espace. Enfin nous nous poserons le problème de l'échelle.

Varsovie, milieu des années 60 : 12 : Molak / Déborah

MOLAK : Entrez, Déborah ... Nous avons pris connaissance de votre demande. Vous êtes libre de faire ce que bon vous semble, il s'agit de votre carrière. Mais je ne vous cacherais pas que nous nous faisons une toute autre idée de votre avenir. Il n'y a pas une semaine, dans ce même bureau, nous parlions de votre avancement.

DEBORAH : Je vous suis très reconnaissante. J'ai beaucoup appris dans cette maison. Mais j'ai toujours voulu travailler pour les enfants et je crois venu le moment de réaliser ce rêve.

MOLAK : Les enfants. Vous n'en avez pas, c'est ça ?

DEBORAH : Non.

MOLAK : Votre âge... Trente-cinq ?

DEBORAH : Trente-sept.

MOLAK : Je vous invite à reconsidérer cette demande. Je crains qu'elle ne soit pas bien comprise. Travailler ici est un honneur, le plus grand auquel puisse aspirer un cartographe polonais. Je partage votre intérêt pour le monde de l'enfance, mais je ne crois pas que dessiner des cartes à usage scolaire soit la meilleure façon de rendre service à votre pays. La Pologne a beaucoup investi dans votre formation. Vous avez eu le privilège d'être envoyée à Moscou, vous avez étudié avec les plus grands maîtres. On ne peut pas penser qu'à soi, Déborah.

DEBORAH : Cela fait des mois que je relève des inexactitudes dans l'édition de mes cartes. J'en ai informé mon chef de service, sans obtenir de réponse.

MOLAK : Des inexactitudes ? Quel genre d'inexactitudes ?

DEBORAH : Les cartes ne sont pas éditées telles que je les dessine. Cela ne concerne pas que moi, mais tout le service. Je sais que certaines des cartes que nous faisons ont un caractère, en quelque sorte, propagandiste.

MOLAK : Propagandiste ?

DEBORAH : Y figurent des avenues qui ne sont qu'en projet, des parcs qui ne sont pas encore...

MOLAK : Quel genre d'inexactitudes, Déborah ?

DEBORAH : Manquent des bâtiments, ou alors ils apparaissent déplacés. Sur certains plans, manquent des rues.

MOLAK : Ne vous faites pas plus naïve, Déborah. Manquent des bâtiments, dites-vous, certains apparaissant « déplacés » ? Vous savez bien qu'il ne s'agit pas de n'importe quels bâtiments, mais de lieux sensibles pour la sécurité de l'Etat. Manquent des rues ? Vous savez en quoi ces rues sont importantes.

DEBORAH : Manquent des villages entiers. Sur nos cartes, l'endroit où nous sommes, c'est un hôtel.

MOLAK : Vos maîtres ne vous ont pas appris qu'il est irresponsable de faire une carte sans envisager qu'elle puisse tomber aux mains de l'ennemi ? Les sites de nos usines, les coordonnées des maisons de nos leaders, l'endroit où nous dessinons nos cartes, toutes choses que l'ennemi a envie de savoir et que nous n'allons pas lui dire. A moins que lui-même ne tombe le masque. Pour

une carte authentique, l'ennemi en produit deux qui sont fausses. Est-il besoin que je vous dise, Déborah, qui est cet ennemi ?

DEBORAH : La carte du rapide de Cracovie. Voilà ce que j'ai dessiné, voilà ce qui est affiché dans les wagons. Le tracé, les distances, tout a été falsifié. Les gens ne savent pas où ils vont. Les gens ne savent pas où ils sont. J'en arrive à penser que je ne travaille pas au Service de cartographie mais au Département de la Désinformation. J'en viens à me demander si, pour savoir où je vis, je ne devrais pas consulter une carte étrangère. Monsieur, je ne peux pas accepter que l'une de mes cartes soit falsifiée. Je ne peux pas.

MOLAK : Parfait, je vois la bonne opinion que vous avez de nous. Et plus que jamais, je suis certain que vous devez reconsidérer votre décision. La nature sensible de ce travail fait que le pays a l'œil sur chacun de nos gestes. En ces périodes troublées, être cartographe est un travail à haut risque. Personne ne vous empêchera de vous consacrer aux enfants, si vous y trouvez votre bonheur. Mais, dès l'instant où vous aurez quitté cette maison, chacun de vos faits et gestes, présents et passés, sera épluché ainsi que ceux de vos proches et de vos amis. Et ne l'oubliez pas, votre nom, aujourd'hui comme toujours, fait de vous une suspecte, Déborah Mavoult. Je ne doute pas qu'ayant réfléchi à tout cela, vous ne décidiez de rester parmi nous. Dehors, qui vous protégera ?

13 : Le Vieil Homme / La Petite

LE VIEIL HOMME : Qu'est-ce que tu fiches ici ? Je n'ai pas été assez clair ?

LA PETITE : Umschlaplatz. Depuis le 22, c'est là qu'ils les regroupent. Six mille par jour. Ils appellent ça « le quota ». Ils les conduisent à pied par ici. Ici, les trains les attendent. Ils disent qu'ils les emmènent travailler à l'est. Ils ont emmené les prisonniers de la prison Paviak. Mais ils prennent aussi des vieux et des enfants. Ils ont emmené les enfants de l'orphelinat du docteur Kortchak, le docteur est monté dans le train avec eux. Les trains, je les ai vus. Je suis sortie par les égouts...

LE VIEIL HOMME : Tu es sortie ? Tu es sortie du ghetto !

LA PETITE : Ils les mettent à cent par wagon. Soixante-dix wagons.

LE VIEIL HOMME : Il ne fallait pas revenir. Fallait rester là-bas. Il faut que tu y retournes.

LA PETITE : Six mille par jour.

LE VIEIL HOMME : Que fait le Conseil ? Que fait Tcherniakof ?

LA PETITE : Les Allemands lui ont présenté un document à signer. Une requête du Conseil pour que les Allemands prennent tous ceux que le Conseil est incapable de nourrir. Tcherniakof a demandé qu'on le laisse seul, pour réfléchir. Il avait du cyanure. Y en a plein qui ont du cyanure.

LE VIEIL HOMME : ... Tu sais comment sortir. Profites-en, sauve ta peau et celle d'un autre, de qui tu voudras. Une vie, c'est plus important que toutes les cartes du monde.

LA PETITE : Six mille par jour.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Vous êtes brûlant.

LE VIEIL HOMME : Mais non. Continue.

LA PETITE : Umschlagplatz. Quatre-vingt mètres de long, cinquante de large. A l'entrée, y a une sélection, tu peux encore t'en sortir, tu peux t'en tirer aussi en payant, ils essayent tous d'avoir de quoi sur eux. Une fois sur la place, tu peux encore t'en tirer, avant que le train arrive, ça peut prendre une journée, tu peux t'en tirer si quelqu'un réunit pour toi dix mille zlotys, à la porte y a ceux qui veulent faire sortir quelqu'un ou passer un message, un message c'est cinquante zouoty(s). Les trains partent d'ici. Y en a un, Bred Zak, il était dans le train, c'est son chef d'atelier qui l'a tiré de là, c'est le meilleur charpentier du ghetto. Ils les comptent –un Allemand et un juif -, jusqu'à ce que ça fasse six mille. Le conducteur du train est polonais. Les plus malades, ils ne les prennent pas. C'est vrai aussi, dit mon père, que c'est pour travailler, alors ils n'ont pas besoin de malades.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Ceux qui se portent volontaires, ils leur donnent trois kilos de pain et un de confiture pour le voyage. Les autres, c'est un kilo de pain et un demi de confiture. Il n'y a jamais assez de volontaires pour faire les six mille avant quatre heures. Hier, il y a eu des rafles ici et ici, au coup de sifflet faut que tu sortes, beaucoup dorment habillés pour descendre plus vite. Ils bouclent la rue et ils fouillent tout de la cave au grenier. Ils les mettent face au mur et y a une première sélection, droite ou gauche, à droite c'est l'Umschlagplatz. Ils essayent de bien se tenir, le dos droit, la tête haute, pour ne pas être dirigés vers la place. Les enfants y vont d'office, les médecins de l'hôpital de Stavki ont donné du poison aux enfants pour qu'ils n'y aillent pas. T'as une chance de t'en sortir si tu as un permis de travail, le « permis de vie » comme ils l'appellent, blanc avec un tampon bleu, beaucoup sont faux, hier c'était dix mille zlotys le permis. Ceux qui n'en n'ont pas ne sortent que la nuit. On fait des piqûres aux enfants pour qu'ils ne pleurent pas. Y a eu des rafles aussi, dans l'atelier ici et dans celui-ci, les losanges c'est les rafles, ils ont emmené des gens avec permis. Mon père dit qu'il se sent à l'abri dans l'atelier d'uniformes, les Allemands auront toujours besoin d'uniformes.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Y en a qui essayent de sortir, par ici et par ici, en se mêlant à ceux qui vont travailler de l'autre côté. Si tu te fais prendre, c'est six cents zlotys pour être libéré, avec deux mille on te laisse passer. La voiture des morts sort par ici : c'est dix mille pour le cocher et trente mille pour le SS. Sous la place Mouranovski, y a un tunnel qui mène de l'autre côté, mais s'approcher de la place c'est risqué. Les spirales, c'est les égouts, mais si tu te perds, tu peux t'endormir à cause des gaz et te noyer. Une fois de l'autre côté, le juif peut trouver de l'aide, certains l'aident pour rien, d'autres vivent de ça, et du chantage fait aux juifs : cacher un juif aux yeux bleus, c'est deux mille par mois, aux yeux noirs, cinq mille. Pour un juif, les Allemands payent trois mille. Cacher des juifs est puni de mort.

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Mon père va pousser la grande armoire contre la porte et faire un trou dans le fond, un trou à ma taille. De ce côté-ci, on va tendre un tissu noir. Quand il déposera à manger, il nous enverra un signal, ce signal-là... Y a pas à se tromper... Je vais boucher la fenêtre, je laisserai un coin pour voir si c'est le jour ou la nuit. Le jour, il ne faut pas bouger, ne pas parler. La nuit, on peut parler, mais à voix basse et vaut mieux pas. La nuit, on peut bouger, mon père dit que c'est même conseillé, si tu t'entoures les pieds avec des chiffons. Au coup de sifflet, on se couche par terre en attendant qu'ils s'en aillent. Quand ils vident une maison, y a ceux qui viennent prendre les meubles, les tableaux, la vaisselle, mais d'autres peuvent revenir encore emporter ce qui reste, il faut être patient. Si pendant trois jours on est sans signal, mon père dit qu'on peut sortir. Vous m'écoutez ?

LE VIEIL HOMME : ... Si la hauteur du mur n'est que de deux hommes, il leur suffit de monter au deuxième étage pour voir ce qui se passe de ce côté-ci. Ils doivent bien savoir. Ils doivent bien voir.

LA PETITE : Ils ont peur eux aussi.

LE VIEIL HOMME : Ils peuvent dormir, manger, s'embrasser, en sachant ce qui se passe de ce côté-ci ?

LA PETITE : ...

LE VIEIL HOMME : ...

LA PETITE : Mon père pourrait faire venir un médecin, mais c'est mieux que personne ne sache que vous êtes là. Je vais lui dire de vous apporter quelque chose pour la fièvre.

LE VIEIL HOMME : Qu'est-ce que tu sens ?

LA PETITE : Les égouts. La merde.

Contact Cie : latraverse-herve.petit@hotmail.fr - 06 62 48 97 69 Adresse postale : 4 bd Auguste Blanqui 75013 Paris
